

## Alejandro Jodorowsky

« La réalité se transforme, au fur et à mesure que le récit se dirige dans un univers composé de mirages et de rêveries. »

Ismaël Houdassine

Numéro 289, mars-avril 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71351ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Houdassine, I. (2014). Alejandro Jodorowsky : « La réalité se transforme, au fur et à mesure que le récit se dirige dans un univers composé de mirages et de rêveries. ». *Séquences*, (289), 32–33.

# Alejandro Jodorowsky

« LA RÉALITÉ SE TRANSFORME, AU FUR ET À MESURE QUE LE RÉCIT SE DIRIGE DANS UN UNIVERS COMPOSÉ DE MIRAGES ET DE RÊVERIES. »

À 84 ans, « Jodo », le légendaire Franco-Chilien errant, a eu mille vies, côtoyant tour à tour Breton, Lennon ou Fellini. On l'aura connu écrivain, mage ésotérique, mime ou cartomancien. Après 23 ans d'absence, le réalisateur et scénariste du remarquable *El Topo* et du cultissime *La Montagne sacrée* nous revient enfin au cinéma avec l'onirique *La danza de la realidad*, une œuvre autobiographique sélectionnée à la dernière Quinzaine des réalisateurs, où se mêlent le fantasme et le réel. Séquences s'est entretenu avec le cinéaste.

Propos recueillis par **Ismaël Houdassine**



Alejandro Jodorowsky

**Votre nouvel opus** *La danza de la realidad* arrive sur les grands écrans après 23 ans d'absence au cinéma. Pourquoi avoir senti aujourd'hui le moment de revenir au 7<sup>e</sup> art ?

Ce n'est pas l'envie qui me manquait. J'ai passé ces 23 ans en train de digérer ce qu'était pour moi le cinéma. Entre-temps, j'ai fait d'autres choses. Je ne suis pas demeuré dans un état végétatif. J'ai donné des conférences, écrit des livres et des bandes dessinées. J'ai pu faire ce film lorsque je me suis senti préparé. Vous savez, les projets cinématographiques sont toujours difficiles à mener. Il faut constamment se battre contre les producteurs, les distributeurs et l'industrie afin d'imposer sa propre vision.

**Une indépendance d'esprit que vous entretenez depuis le début de votre carrière, au risque de ne pas avoir terminé plusieurs films en préparation.**

À mon âge, je n'ai plus rien à perdre. Je fais ce que je veux. Si je réalise un mauvais film, on pourra dire que c'est une œuvre-testament. Par contre, si c'est réussi, on parlera d'un retour. Qu'importent les conclusions ou les critiques, tout me va maintenant. Ce qui m'importe avant tout, c'est le cinéma comme art ultime et complet. Il résume à lui seul toutes les autres disciplines artistiques.

**Entre rêves et fantasmes, *La danza de la realidad* demeure une œuvre autobiographique.**

Bien sûr, dans toute histoire d'un artiste, qu'elle soit fictionnelle ou pas, il y a un peu de sa propre vie. Mais se mettre à parler de soi-même, c'est bien autre chose. Cela nécessite une bonne préparation car on peut vite tomber dans un délire narcissique ou, pire, dans la nostalgie. J'avoue ne pas trop savoir d'où m'est venue l'idée de réaliser un tel film. Par contre, j'étais dès le départ convaincu de son objectif, celui d'arriver à atteindre le sublime pour créer de l'art pur et non un produit commercial.

**Qu'entendez-vous par produit commercial ?**

Si une chose me rend triste, c'est bien celle de voir comment le cinéma s'est donné à l'industrie du divertissement représentée par les studios hollywoodiens. Il s'est littéralement substitué pour l'amusement et le spectacle, négligeant le cinéma d'auteur. Cette industrie qui fonctionne telle une pieuvre envahissante avait déjà tué Buster Keaton et Orson Welles, et elle continue de faire des ravages. On nous fait croire que le cinéma existe pour oublier la vie durant deux heures environ. Une conception que je ne partage pas du tout. De mon côté, j'invite le public à rentrer dans mon film pour en ressortir changé.

**Il en demeure que votre long métrage retourne aux sources de votre enfance, n'est-ce pas ?**

En effet, le film est très personnel puisqu'il amalgame les souvenirs racontés dans deux livres autobiographiques titrés *La Danza de la realidad* et *L'Enfant du jeudi noir*. Ainsi, j'ai pu reconstituer mon enfance au cœur de Tocopilla, la petite ville portuaire et pauvre où je suis né. Toutefois, mon but n'a jamais été de faire uniquement un film, mais plutôt de vivre une expérience. Je dois ajouter que le long métrage représente également une sorte de guérison de l'âme. Je réinvente tout. La réalité se transforme, au fur et à mesure que le récit se dirige dans un univers composé de mirages et de rêveries.

**Pour les besoins du tournage, vous êtes donc retourné sur les lieux de votre enfance.**

Oui, et le village n'a pas changé, seulement un peu plus délabré. Je n'y étais pas retourné depuis 70 ans! Tout était exactement à sa place, sauf la boutique de mes parents qui avait brûlé dans un incendie. Le comble: elle était située à côté de la caserne des pompiers. J'ai décidé de la reconstruire à l'identique, à partir des photos. On a aussi repeint la salle de cinéma et réparé la route.

**On sait que votre enfance n'a pas été heureuse. Vous avez dû vivre un véritable choc en retournant sur les lieux.**

J'ai eu une enfance amère. La ville peuplée majoritairement d'Indiens ne m'a jamais accepté. J'étais trop différent avec mon nez pointu, ma peau blanche et mes origines juives d'émigrants russes. Les habitants me voyaient comme une anomalie. Je n'avais pas d'amis et j'ai passé toutes ces années seul, à lire des livres dans la bibliothèque. Le plus drôle, c'est de voir comment les autorités m'ont reçu avant le tournage du film: en héros, je suis revenu acclamé. J'étais leur sauveur. J'ai même reçu un diplôme de reconnaissance de la part du maire. Voilà la force du cinéma.

**Des figures baroques peuplent votre long métrage. On pense aux personnages du cirque ou aux mendiants estropiés. Les influences de Buñuel, Browning ou Fellini sont ici évidentes.**

Les infirmes étaient là quand j'étais enfant. Quand je suis revenu, je les ai retrouvés au même endroit. Beaucoup d'infirmes vagabondent encore dans les rues du village. Mutilés et blessés par les explosions ou les accidents dans la mine, ces hommes aban-

donnés se noient dans l'alcool. Par conséquent, ces mutilés, je ne les ai pas pris à Buñuel; la même chose pour Browning ou Fellini. Le nain est un vrai habitant de la ville. Et si l'actrice qui interprète ma mère à une poitrine plantureuse, c'est parce qu'elle avait réellement une grosse poitrine.

**À ce titre, vous décrivez vos parents d'une singulière façon. Votre mère récite en chantant ses dialogues, tandis que votre père (joué par votre fils Brontis Jodorowsky) est accoutré des habits de Staline.**

Mon père était un communiste hâtif qui nourrissait une fascination pour Staline. Il avait d'ailleurs en tête l'idée d'aller tuer le dictateur Carlos Ibáñez. Quant à ma mère humiliée, elle a toujours eu le rêve de devenir chanteuse d'opéra. Ils ont fini par se détester. Le film a été l'occasion de les remettre à leur place. Je réalise leur rêve et j'en profite à mon tour pour réaliser le mien en réunissant mes parents dans une famille que j'ai voulue unie.

**Vous ne gardez aucun ressentiment envers eux, et en particulier votre père ?**

Je ne suis pas habité par la haine. Comme je vous disais, le film représente une véritable guérison de l'âme. Je donne à mon père cette part d'humanité qu'il ne possédait pas. Certes, pour l'acquiescer, il doit souffrir. C'est l'unique condition afin qu'il puisse sortir de son enfance blessée et devenir cet être humain. 9



Sortir d'une enfance blessée ou le processus de guérison de l'âme